

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Le prix de l'abonnement : 50 centins par anée, pour le Canada et les États-Unis. On accepte les timbres-poste de ces deux pays en paiement du prix de l'abonnement.

Aux agents : Onze abonnements servis pour le prix de dix (\$5.00).

On publiera quelques ANNONCES, à des conditions spéciales.

Pour l'OXION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'Administration et à la rédaction, s'adresser à

G. Clouon,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M.J.-D. Guay, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 30 SEPTEMBRE 1893

CAUSERIE LITTÉRAIRE

OU IL EST QUESTION DU GREC

Il y a bien des gens qui lui en veulent, dans le triste temps où nous sommes. Parmi ceux qui poursuivent le grec, ou de leur dédain ou de leur mépris, ou même de leur haine, les uns le font par légèreté, les autres, par ignorance et bassesse d'esprit, d'autres, par orgueil et hypocrisie, quelques-uns ne savent pas pourquoi, histoire de faire du tapage dans les gazettes.

Au nombre des premiers sont les écoliers. Mais à ceux-ci L'OISEAU-MOUCHE ne veut pas engendrer chicane. Il se sent porté à l'indulgence à l'égard de cet âge naturellement léger, volage, mais si rempli de bonnes qualités. C'est aux jeunes gens, du reste, que l'on persuade le plus facilement d'étudier le grec, comme c'est en eux qu'il est le plus aisé d'inculquer l'amour du beau, du bien, et toutes les nobles amours.

Les pires écoliers sont ceux qui le demeurent toujours. Il en est qui traversent l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse, sans cesser d'être jeunes. Par malheur, ce que ceux-là conservent de la jeunesse, ce ne sont pas les dons enviables, les vertueuses aspirations, les chauds enthousiasmes, les généreux élans, c'est tout le contraire : légèreté, indiscipline, paresse, vanité, sottise, tous les défauts enfin du premier âge. Ces

jeunes hommes, ou plutôt ces hommes perpétuellement jeunes, se démentent beaucoup dans le monde, et arrivent bons premiers à la course aux honneurs ; ils sont aperçus en tête des ambitieux ; ils écrivent dans les journaux de cinquans, collaborent à des revues innocentes, débâtèrent au milieu des assemblées publiques, commettent des volumes de prose, où souvent les vers se mettent, pérorent sur l'enseignement classique, parlent à tort et à travers du grec, du latin, du français et de l'anglais. Vous les connaissez. Ils s'appellent... pourquoi vous dire comme ils s'appellent ?

Dans la glorieuse phalange de ceux qui bataillent contre le grec, et qui me font un peu penser au valeureux chevalier de la Manche, beaucoup de héros ignorent le premier mot de la question sur laquelle ils sont à cheval, et ne savent pas du tout conduire leur Rossinante. Esprits bas, en outre, fronts fuyants, cerveaux étroits, bornés tout à l'entour par le calcul, le commerce, l'hygiène, l'anglais. Qui a jamais nié l'utilité, et même la nécessité de ces choses-là ? Mais en même temps qui a jamais prétendu que ces choses belles, utiles et nécessaires fussent suffisantes à l'homme ?

Personne, que les êtres exceptionnels dont je viens de parler, n'a su l'imaginer. Pour eux, l'âme n'existe pas. Il n'y a rien en dehors du corps et des biens matériels. Le moyen de faire comprendre à ces gens-là comment l'âme humaine, étant, de sa nature, intellectuelle, a besoin, pour se former, se développer, se nourrir, s'élever, d'un aliment intellectuel ; que la pensée, manifestée par la parole, est son aliment propre ; que les plus hautes, les plus fécondes et les plus grandes pensées, aussi bien que le plus pur, le plus riche, le plus harmonieux, le plus magnifique langage, dont s'honorent le génie humain et le verbe créé, sont dus à des hommes extraordinaires qui s'appelaient Homère, Platon, Sophocle, Thucydide, Démosthènes, et qui parlaient en grec ; que, s'il y eut un siècle d'Auguste, c'est qu'il y avait eu un siècle de Périclès ; que notre incomparable XVII^e siècle français descend en droite ligne de la pure antiquité grecque et latine par la filiation directe de Bossuet avec Homère, de Racine avec Euripide, de La Fontaine avec Esope, de Boileau avec Horace, de Corneille avec Ta-

cite ; que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, l'éducation qui a fait les hommes anciens doit faire les hommes nouveaux ? Le moyen, encore une fois, de persuader des gens qui n'ont pas l'intelligence des choses dont ils s'occupent et des questions qu'ils traitent ?

J'ai dit que, parmi ceux qui déclamaient contre le grec, il s'en trouvait aussi qui agissaient par orgueil et hypocrisie. Et cela est vrai. L'orgueil est au fond de tous les désordres. Le XIX^e siècle, siècle de tous les progrès, est le siècle de tous les orgueils. La libre pensée y fleurit au souffle de la libre parole. Les hommes d'à présent, fiers de leurs richesses et de leurs découvertes, s'enflent démesurément. Tout ce qui appartient au passé est méprisable et méprisé : hommes, choses, institutions, coutumes, lois. Tout cela est usé, démodé ; tout cela est abandonné, jeté aux orties. Vous pouvez croire que le grec n'est pas épargné dans cette universelle apostasie.

Ce n'est pas tout. Une fois livré à l'orgueil, Dieu sait jusqu'où l'esprit va se commettre. Il arrive qu'après avoir fait fi des règles, franchi les barrières, renversé les obstacles, renié les doctrines du passé, le superbe se rend aussi indépendant du présent. Et que voyons-nous ? Autant de maîtres que d'élèves, autant d'écoles que d'adeptes. Chacun s'inspire au foyer de son propre génie ; chacun se fait une langue à soi. Vous verrez qu'à la fin il n'y aura plus ni grec, ni allemand, ni anglo-saxon, mais qu'on aboutira à la confusion des langues, si ce n'est au désordre de l'enfer.

J'ajoute que cette campagne antihellénique n'est que le prétexte dont un bon nombre se servent pour couvrir leurs menées anticléricales. Voilà l'hypocrisie de ces catholiques à tour de bras, qui ne parlent de la religion qu'en termes lyriques, et qui mangent du prêtre en toute occasion, qui protestent de leur soumission envers le Pape et les évêques, et qui ne demandent pas mieux que de ruiner les institutions où se recrutent, par la haute éducation intellectuelle, les prêtres, les évêques, et les Papes eux-mêmes. Le but de ces comédiens, en vouant les langues mortes aux gémonies, n'est pas tant d'exalter les chères écoles pratiques de leur cœur, où ils doivent savoir qu'on n'enseigne pas grand-chose, en pratique, que de saper par la base